

BORIS CYRULNIK, L'HOMME DE LA RÉSILIENCE

- Par Michael Rabier
- Mis à jour le 01/01/1970 à 01:00
- Publié le 01/01/1970 à 01:00

Il ne faut pas se fier au titre du dernier ouvrage de Boris Cyrulnik, *Autobiographie d'un épouvantail*. Non, le psychologue préféré des Français ne se livre pas. Si autobiographie il y a, elle est à la troisième personne, confesse celui qui préfère faire parler les autres que de s'épancher lui-même. Pourtant, dans ce livre fourmillant de témoignages affleure pour la première fois un « je », celui de l'auteur. Juste une phrase, dès l'introduction : « *J'étais enfant après la Seconde Guerre mondiale et, pourtant, j'avais clairement compris que, lorsqu'on a peur de son ombre, on peut la fuir en se taisant, mais on peut aussi la cacher en mettant en lumière la partie du monde que les autres acceptent de regarder.* » Tout est dit ou presque. A 70 ans passés, Boris Cyrulnik n'est pas prêt à briser le silence sur sa vie.

Qu'y a-t-il derrière cet « épouvantail » dont il dit lui-même qu'il eut « *du bois à la place du coeur et de la paille sous le chapeau* » ? Un homme qui continue de souffrir de son enfance brisée ? Ce n'est évidemment pas pour rien qu'il s'est très tôt intéressé aux cas d'enfants traumatisés, ces « *vilains petits canards* » (titre d'un de ses succès éditoriaux) devenus des individus presque normaux, voire des créateurs d'exception.

Comme Maria Callas, Barbara, mais aussi Alexandre Dumas ou Edgar Poe, Boris Cyrulnik a souffert d'un abandon précoce. Avec d'autres, restés anonymes, il a vécu le drame de la déportation. Sa mère, d'origine polonaise, en 1942, puis son père, russe, un an après. Il a seulement 6 ans. Quelque temps plus tard, il sera arrêté à son tour par la Gestapo. Enfermé dans une synagogue, il parviendra à s'échapper, grâce à une institutrice, et sera recueilli par l'Assistance publique.

Lui qui s'est longtemps caché derrière le petit Bernard de ses livres, gamin de 9 ans rescapé d'Auschwitz, préfère encore parler à travers les autres. « *On peut toujours parler de soi, à condition de ne jamais dire je* », écrivait-il dans *Un merveilleux malheur*, dont le titre, en forme de bel oxymore, a popularisé en France le terme de « résilience », cette façon de dépasser les épreuves de la vie.

Ceux qui ne peuvent pas s'exprimer avec des mots communiquent par un engagement spécifique. Le sien ? « *Vocation de maître nageur sauveteur ou de danseur de tango argentin, mais une calvitie précoce l'obligea à étudier la médecine, la neurochirurgie, la neurologie, l'électroencéphalographie, la psychiatrie, la psychologie et la psychanalyse* », assurait-il dans un curriculum masquant sous l'humour une véritable vocation médicale. Après s'être rêvé écrivain, il s'orientera donc vers la psychiatrie, convaincu que cette discipline l'aiderait à comprendre la souffrance. Mais c'est en participant au premier groupe de recherche en éthologie anthropologique, en 1972, qu'il trouvera véritablement sa voie : l'étude du comportement humain dans son milieu, dont il fut un des pionniers, et qu'il enseigne aujourd'hui à l'université de Toulon.

Atypique, Cyrulnik a toujours refusé le cloisonnement des savoirs, qui induit une séparation de l'âme et du corps, du social et du naturel. Ses recherches conjuguent

plusieurs disciplines, de la sociologie à la neurologie. Mais il n'est pas de ces scientifiques qui considèrent l'être humain comme une machine à vivre. Au contraire, il voit en l'homme un devenir ni simplement biologique ni seulement psychologique. Un être éminemment social, dont le milieu influe sur le processus de construction.

Voilà ce qu'il a voulu montrer, par l'absurde, dans son dernier ouvrage. Pourquoi la résilience ne fonctionne-t-elle pas à chaque fois ? A l'origine terme de physique décrivant la capacité d'un métal à résister au choc et à reprendre sa forme initiale, le mot est devenu une métaphore de la psychologie américaine des années 50, pour décrire les cas d'individus gravement traumatisés ayant surmonté leur souffrance. « *La notion de résilience, observera Cyrulnik par la suite, cherche à comprendre de quelle manière un coup peut être encaissé, peut provoquer des effets variables et même un rebond.* »

L'idée a rencontré immédiatement un grand succès. Au point d'envahir tous les domaines et d'être utilisé, à tort et à travers, ou récupéré, dans la psychologie de bazar. Certains lui ont ainsi reproché d'avoir développé un concept « fourre-tout », plus médiatique que scientifique. Serge Tisseron, psychologue et psychanalyste, auteur d'un « *Que sais-je ?* » sur le sujet, estime, lui, que l'on est passé d'un terme purement descriptif à un adjectif flatteur. Et de critiquer cette idéalisation qui a transformé, aujourd'hui, la notion de résilience en une qualité intrinsèque. « *Ce que dit Boris Cyrulnik n'est pas faux, écrit Tisseron, mais il s'agit uniquement du petit aspect d'un problème très complexe, aux facettes plus sombres.* » En référence aux études sur les enfants de déportés, le psychologue poursuit : « *Il (Cyrulnik) ne tient pas compte des ricochets du traumatisme sur plusieurs générations. Un résilient peut être bien intégré dans la vie sociale, mais très perturbé dans sa vie privée.* »

Gare à l'angélisme, donc. Pour preuve, le cas de ces terroristes qui peuvent très bien réussir dans leurs études ou leurs métiers... Du reste, Boris Cyrulnik ne l'ignore pas, et a consacré une partie de son dernier livre à ces exemples extrêmes de clivage de la personnalité. Dans une culture « narcissique », où l'idéologie du Moi prédomine, l'idée de résilience peut vite dévier. Loin d'être une fabrique de super-héros ou de surhomme, elle apprend seulement à ne pas tomber dans le fatalisme qu'engendre la condition de victime. Au moins pour cela, le travail de Cyrulnik aura changé notre vision de la douleur humaine.

Michael Rabier